



Numéro : 39

Janvier 2015



Illustration Jacques Saraben

ALLES-SUR-DORDOGNE.**L'ÉCOLE DE ALLES.**

L'histoire de la construction des bâtiments scolaires a été relatée dans les numéros 34 et 35 du *Chalelh*. Voici en complément, quelques statistiques relevées dans divers documents.

a) Statistiques scolaires.

Dates des enquêtes	Habitants	Garçons	Filles
2 /12/ 1902	527	30	23
2 /06/ 1903	527	29	17
2 /12/ 1903		33	25
En 1921	507	51 (garçons et filles)	
Mars 1922	497	26	25

Surface du jardin mis à disposition de l'instituteur : 4 ares cultivés. Par comparaison à Cussac - école mixte de 24 élèves - jardin de 6 ares.

(ADD 1 T 23)

b) Instituteurs/Professeurs des Écoles.

Une liste non-exhaustive a pu être établie à partir de 1842.

Dates	Noms
1842-1843	Guenot
1844	Fourteaux
1845-1847	Casquette ou Casette
1848-1864	Fouilhouse
1865-1867	Beney fils
1868-1872	Vitrat - Mlle Poujade
1873-1881	Vitrat - Mlle Bouchet
1882-1883	Petit - Mlle Bouchet
1884-1885	Breton - Mlle Bouchet
1886-1888	Le couple Vigneron

SOMMAIRE**RUBRIQUE MÉMOIRE**

L'école de Alles par Michel ROBIN
(pages 2 et 3).

Cales d'embarquement Limeuil-Alles
par Gérard MARTY (pages 4 à 8)

Le Bugue au temps du cours complémentaire (suite) par Gérard MARTY (pages 9 à 13).

Un officier allois de la Grande Guerre (Fin) : d'après les documents de sa famille (pages 22 et 23).

RUBRIQUE PASSION

Balade paunatoise par Gérard MARTY (pages 17 à 21).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (pages 14 a 17).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (pages 14 à 17).

ACTUALITÉS

Exposition : la Grande Guerre (page 23).

Joan Ganhaire (page 24).

Dates	Noms (suite)
1889-1890	Le couple Carmille ^(a)
1891-1893	M. et Mlle Reyrel
1894-1896	Reyrel - Mme Angibeau
1897-1901	Lassagne - Mme Angibeau
1902-1921	M. et Mme Lassagne
1921-1933	M. et Mme Meynaud
1933-1943	M. Hisler, Mme Perrin ⁽¹⁾
1943-1945	Mlle Gradet, Mlle Frit ⁽²⁾
1945-1958	M. et Mme Faurie
1958-1961	M. et Mme Bonnardel
1961-1969	M. et Mme Mathieu
1969-1971	Mme Conti ⁽³⁾
1971-1984	M. Peyrus ⁽³⁾
1984-1989	M. Jimenez ⁽³⁾

Dates	Noms
1989-2006	M. Schauer ⁽³⁾
2006-2014	Béatrice Pédegou ⁽³⁾
2014	Joséphine Deleu ⁽³⁾

⁽¹⁾ Jusqu'en 1941.

⁽²⁾ À partir de 1941.

⁽³⁾ Classe unique

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse Alloise"



Collection Danielle Calès

Classe de M. Peyrus

(a) François Carmille né à Saint-Julien de Lampon, devenu instituteur à Saint-Cyprien, avait épousé à Trémolat Jeanne Reynier, institutrice, née à Paunat. Elle était une petite cousine par sa mère de Jules Clarétie (1840-1913), académicien, possédant une maison à Limeuil.

Le couple fut nommé à Neuvic-sur-l'Isle puis à Alles. Leur fils René né à Trémolat en 1886, polytechnicien devenu contrôleur général des armées, spécialiste de l'utilisation des machines mécanographiques à cartes perforées, jeta les bases du code de la future Sécurité sociale et fut à l'origine de la création de ce qui deviendra l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee).

Il fut arrêté par la Gestapo à Lyon le 3 février 1944 pour faits de résistance. Il fut alors interné au fort de Montluc, torturé puis transféré à Dachau où il mourut le 25 janvier 1945. (Shap, année 2001, Marcel Berthier)



Charles SCHAUER Professeur des Ecoles à Alles depuis 1989, entouré de ses anciens et actuels élèves lors du pot de son départ à la retraite le 25 juin 2006.

CALES D'EMBARQUEMENT LIMEUIL-ALLES.



Limeuil, la cale d'embarquement du bac pour Alles

Cette photo montrant la rive droite de la Dordogne à Limeuil appartient déjà au passé. En effet au début de l'année 2014, une passerelle pour piétons a été construite sur le mur incliné devant le jardin de la mairie. Cette passerelle relie la place du port sur laquelle autrefois se tenait le marché lors des deux foires annuelles, au quai d'embarquement où abordait le bac permettant de se rendre à Alles sur la rive gauche.

On a vu dans le numéro précédent du *Chalelh* que Marcelin Frit avait obtenu le fermage pour ce passage d'eau en 1870 pour la somme de 1010 francs par an. Vu l'importance de la somme, il était capital que les abords du bac soient suffisamment équipés pour faciliter l'embarquement des passagers mais aussi et surtout des animaux et de leurs attelages.

Dès sa prise de fonction en 1871, Frit avait demandé au préfet l'amélioration des cales de part et d'autre de la rivière. N'ayant pas obtenu de réponse, il réitère sa pétition dans une lettre adressée au préfet en mars 1872.

Cette lettre signée par Frit Marcelin, a été rédigée par Linarès, maire de Limeuil. La pétition rappelle celle exposée, « il y a un an révolu » et souligne le volume du trafic de ce passage d'eau. Elle ajoute qu'en raison de la construction de la ligne de chemin de fer entre Bergerac et Le Buisson, ce trafic va acquérir une importance plus grande encore. Du fait de l'absence d'une rampe d'abordage sur la rive gauche et du mauvais état de celle de la rive droite, les manœuvres d'embarquement sont plus longues car il faut déteiler les attelages et conduire les voitures à bras sur le bac avec des aides plus nombreux et obligés d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux.

En conséquence, il est demandé au préfet de la Dordogne de donner les ordres pour améliorer la situation le plus tôt possible. La pétition est accompagnée d'une attestation des maires de Limeuil et de Alles, certifiant sincères et véritables les faits annoncés par le passeur et déclarant qu'il y a urgence à apporter des améliorations à la desserte de ce bac. Le maire d'Alles est Pierre Faure.

Quant au patronyme Linarès, il figure sur les registres de baptêmes de Limeuil dès le xvii^e siècle. Arrêtons-nous sur la famille Linarès qui a marqué la vie administrative de Limeuil, pendant tout le xix^e siècle et le début du xx^e.

On trouve, le 15 septembre 1742, le baptême de Charles Louis Linarès dont le parrain est Louis de Vendômois et la marraine Françoise de Commarque. Charles Louis épouse Marie Fraytet et l'on se souvient que la famille Fraytet détenait la charge du bac de Limeuil avant la Révolution. Du couple naissent plusieurs enfants dont Jean Linarès en 1776. Jean Linarès épouse à Alles, le 21 novembre 1804 (8 frimaire an xiii), Marie Delteil native de Sors. Jean Linarès est mentionné comme percepteur à vie puis receveur de navigation et cultivateur. Jean et Marie ont eu deux garçons : Joinnès Hippolyte le 2 mars 1811 et Jean Rémy le 13 mars 1813. Les témoins de la naissance de Joinnès Hippolyte sont Joinnès Hippolyte Baynac, receveur de navigation et Jean Lagrèze charpentier de bateau, ce qui marque bien l'importance de l'activité fluviale à Limeuil.

Le prénom Joinnès est remplacé, semble-t-il à l'usage, par Jean. Jean Hippolyte devient docteur en médecine et prend la charge de maire de Limeuil en 1837. Quand en 1872 il relance la question de l'amélioration de la desserte du bac, il a donc une longue expérience de la gestion de la commune. Ce sont peut-être cette expérience et sa profession qui lui vaudront d'être chevalier de la Légion d'Honneur.

Il épouse le 24 mars 1845 Anne Élodie Pageyral née aux Eyzies. De cette union naissent deux garçons : Jean Léon François Édouard, Jean Léon François Fernand et deux filles Anna Marie Charlotte, Jeanne Gabrielle.

Les deux garçons deviennent docteurs en médecine comme leur père. Édouard

exerce à Limeuil et prend en charge la mairie en 1888 à la suite de son père.

Fernand né en 1850, s'engage dans la santé militaire et obtient une affectation aux hôpitaux d'Oran. De l'Algérie, il passe au Maroc et devient le docteur personnel du sultan du Maroc Moulay Hassan de 1884 à 1894 puis, entretiendra des relations d'ordre diplomatique avec le fils du sultan ce qui lui vaut la dignité d'officier de la Légion d'Honneur en 1894. Quand la guerre éclate en 1914, Fernand Linarès qui a épousé à Limeuil Marie Léonie Darnige le 18 février 1903, reprend du service sur le front de l'Yser jusqu'en octobre 1915.

Rayé des cadres en 1917, il habite une maison dans le parc situé au sommet de la ville. Par attachement à l'architecture de l'Afrique du Nord, il transforme sa demeure pour en faire un « château marocain ». Il entretient d'agréables relations avec la population et s'éteint à l'âge de 88 ans.

L'ancienneté de Jean Hippolyte Linarès à la mairie de Limeuil et sa notoriété de médecin ne pouvaient laisser indifférent le préfet de la Dordogne. Un appui non négligeable est venu s'ajouter quand Alexis Archambeaud a soutenu, au titre de membre du Conseil Général de la Dordogne, l'amélioration du passage d'eau de Limeuil par la construction d'une cale. Archambeaud était aussi le maire du Bugue qui conduisait, à ce moment-là, les travaux de construction de la nouvelle église de sa commune et le réaménagement de la place devant le pont sur la Vézère. Par ailleurs, il possédait sur Limeuil, de grandes propriétés qui en faisaient l'un des plus imposés de cette commune.

En avril 1872, le préfet charge l'Ingénieur en chef de la navigation d'instruire le projet à soumettre au ministre des Travaux Publics puisque les bacs sont à la charge de l'État.

Pour les ingénieurs de la navigation de la Dordogne, de l'Isle, de la Corrèze et de la Vézère, la réclamation du conseil municipal porte sur plusieurs domaines : l'agrandissement de la place du champ de foire qui entraîne une modification du tracé de la rive droite de la Dordogne, le déplacement de quelques dizaines de mètres en aval de l'embarquement du bac et l'amélioration du tracé du chemin venant de Sainte-Alvère, aboutissant au bac puis longeant la rivière. Ces questions nécessitent une étude graphique précise qui ne pourra se faire qu'en période de basses eaux.

Il semble que les études aient été longues car ce n'est que le 31 janvier 1874 que l'ingénieur ordinaire de la navigation de Bergerac remet une estimation des travaux accompagnée des plans d'aménagement des deux rives de la Dordogne.

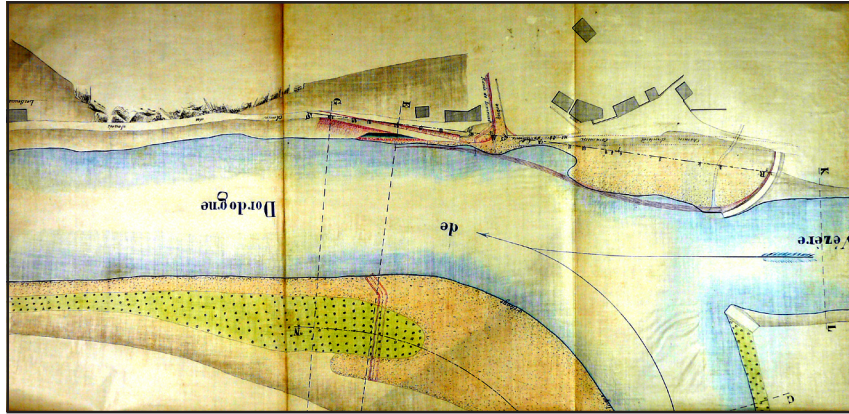
À cette époque, la berge droite était par endroits, proche des bâtiments qui constituent actuellement l'auberge et la boulangerie. La fontaine qui se déverse actuellement dans un bassin puis dans la Dordogne par l'intermédiaire d'une canalisation formait une petite baie.

Dans l'espace, entre la rivière et le chemin en direction du Bugue, se tenaient, deux fois par an, les foires de Limeuil. Les animaux venant de Saint-Chamassy et du Buisson pouvaient être transbordés par le bac sur la Vézère. Ceux en provenance de Alles ou de Cadouin empruntaient le bac sur la Dordogne. Ces foires apportaient aux fermiers des deux bacs un trafic très appréciable. Alors que les cales de part et d'autre de la Vézère avaient été convenablement aménagées, les abords du bac de la Dordogne restaient plus difficiles d'accès ce qui justifiait la réclamation du fermier Frit.

Côté Limeuil, l'abordage se trouvait en face du chemin pentu n°24 venant de Paunat et Sainte-Alvère. En outre, au bord de ce chemin coulait un ruisseau rassemblant les eaux du vallon et des sources du Truffe pour se jeter dans la Dordogne à cet endroit. C'est là-aussi que les lavandières venaient rincer leur linge profitant des courants limpides de la rivière et du ruisseau.

Le devis porte sur l'agrandissement de la place et les travaux à faire des deux côtés de la rivière afin d'y construire une cale d'embarquement empierrée en pente douce et sur la rive droite, élever un mur de soutènement pour limiter et stabiliser la rive. Il y aura donc des terrassements, de la maçonnerie, la mise en place de parements, de l'empierrement et du pavage de chaussées. L'ingénieur a arrêté son estimation à 41 000 francs pour les deux rives.

Le service des Ponts et Chaussées de Bergerac a dressé un plan très précis du confluent Dordogne-Vézère et des premières maisons de Limeuil sur la rive droite. On remarque l'emplacement des cales du bac sur la Vézère qui, on l'a vu, existaient déjà. Pour répondre au vœu du conseil municipal d'élargir la place du foirail, le dessinateur propose de rectifier les bords de la Dordogne depuis l'embarcadère de la Vézère jusqu'à la nouvelle cale prévue en aval du fameux chemin n°24 qui vient de Sainte-Alvère. Il prévoit également de raccorder ce chemin à celui qui conduit au Bugue. Ce passage pose problème car il peut être envahi par les eaux en période de crues et il est limité par les murs qui soutiennent le jardin en terrasse de l'actuelle mairie. Il est prévu d'arrondir légèrement l'angle que forment ces murs.



Plan avec élargissement de la place et création des cales d'embarquement sur les deux rives de la Dordogne

Les deux cales d'accostage nouvelles du bac sur la Dordogne figurent en rouge en aval du chemin 24.

L'ensemble de ces travaux a été soumis au conseil général de la Dordogne le 23 octobre 1874. Le rapporteur de la commission qui a étudié les propositions des Ponts et Chaussées constate d'abord « l'urgence des travaux à exécuter, non seulement pour l'amélioration du bac mais encore pour faciliter la circulation sur le chemin d'intérêt commun n° 24 qui, dans l'état actuel, présente en face du bac et perpendiculairement à la rivière, un coude à angle droit suivi d'un passage presque impraticable et des plus périlleux, encaissé sur une longueur de 86 mètres entre une terrasse fort élevée et les bords de la Dordogne ». Il estime inutile de demander, comme le souhaitait Limeuil, une participation de la commune d'Alles qui ne bénéficie qu'indirectement de ces améliorations.

Les Ponts et Chaussées ne pouvant financer l'ensemble de ces dépenses, les ingénieurs ont proposé de surseoir à l'élargissement de la place pour se consacrer d'abord aux cales et à l'amélioration du chemin 24.

Les travaux seraient ainsi réduits à 13 500 francs. L'État participerait à raison de 8 000 francs, le département de 2 750 francs et la commune de Limeuil de la même somme.

Le conseil général accepte ce partage mais décide de ne voter la somme de 2 750 F à sa charge que si l'État et la commune de Limeuil s'engagent à contribuer effectivement pour les sommes annoncées.

Le 5 avril 1875, le sous-préfet de Bergerac informe le maire de Limeuil de la décision du conseil général et l'invite à réunir son conseil pour prendre les mesures destinées à dégager les ressources nécessaires au paiement de la somme de 2 750 francs.

Le conseil municipal se réunit le 9 mai 1875 sous la présidence de Buisson, maire de 1874 à 1876. Devant cette mise en demeure, il ne peut s'empêcher d'observer qu'à une époque antérieure l'administration des Ponts et Chaussées avait fait construire les rampes d'abordage du bac sur la Vézère et leur raccordement aux chemins d'intérêt commun 9 et 24 sans appeler la commune à participer.



(Collection C. Bellanger)

Foire à Limeuil vers 1900

De mauvaise grâce, la commune accepte cette dépense qu'elle estime pouvoir prendre sur ses ressources immédiatement réalisables et sur celles attendues dans les annuités à venir.

Cette solution ne donnant pas satisfaction, le conseil municipal de Limeuil se réunit à nouveau le 8 août 1875 en présence, cette fois des contribuables les plus imposés parmi lesquels figurent Archambeaud Alexis, maire du Bugue, le général Tatareau, propriétaire du domaine de la Pêchère, Rémi Linarès et quelques autres habitants de Limeuil.

Soucieux de ne pas retarder un projet attendu depuis tant d'années, l'assemblée vote à l'unanimité la somme de 2 750 francs correspondant à la quote-part à la charge de la commune. Elle décide que cette somme sera réalisée au moyen d'un emprunt remboursable par le vote d'un impôt extraordinaire de 16 centimes sur le principal des quatre contributions directes. Cet impôt débutera le 1er janvier 1876 et durera le temps nécessaire au remboursement intégral de l'emprunt.

Suite à cette décision municipale, le dossier a été transmis par le préfet de la Dordogne au ministre des Travaux Publics le 20 octobre 1875.

Le ministère approuve la répartition des dépenses en précisant toutefois que l'État ne participera pas aux dépenses d'entretien et de conservation des parties d'ouvrages situées en dehors des rampes d'accès.

Le 28 octobre 1876, le préfet adresse au Ministre des Travaux Publics un rapport des ingénieurs de la navigation signalant l'urgence que présente l'exécution des travaux d'amélioration du passage d'eau à Limeuil sur la Dordogne. Dans sa réponse du 8 novembre 1876, le ministère autorise le préfet à mettre les travaux en adjudication.

Ils ont été adjugés à Joseph Gisson entrepreneur au Bugue. Les travaux ont débuté dans les premiers mois de l'année 1877. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment car, dès le début, les ennuis commencent.

À suivre.

Gérard MARTY

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE (SUITE).

Au sortir de la guerre 1939-1945, Le Bugue panse ses plaies comme le reste du département et de la France. On oublie le gouffre dont les installations n'ont pas fonctionné depuis plus de cinq années. Personne n'oserait remettre en service un treuil vétuste pour tenter une descente dans l'antique nacelle. La société créée en 1910 n'avait plus les disponibilités pour renouveler le matériel. Le gouffre allait-il, après les années de guerre, entrer dans l'oubli ?

L'administration venait de nommer Marcel Maufrangeas, receveur des Contributions indirectes du Bugue. C'était un Périgourdin originaire de Verteillac qui avait passé une partie de la guerre, prisonnier en Allemagne. Ce nouveau Buguois s'éprit de sa ville de nomination.

Il pressentit très vite que le tourisme allait se développer et recensa les atouts que le Bugue pourrait offrir. Doué d'un dynamisme et d'une force de persuasion peu communs, il devint le président du Syndicat d'initiative. Norbert Marty se souvient encore d'une réunion au Studio Rey où le nouveau président traça les grandes actions que les Buguois devaient entreprendre le plus tôt possible pour que leur ville sorte de la léthargie causée par les événements de la guerre.

Il proposa en premier lieu de relancer les fêtes de la Saint-Louis pour attirer les visiteurs des communes avoisinantes. C'est ainsi que se déroula en août 1949 la première manifestation d'après-guerre. Toute la population se mobilisa pour ériger des portes triomphales aux entrées de la ville. On vit défiler dans les rues les ustensiles et moyens de locomotion de la belle époque animés par des Buguois enthousiastes. Jacques Sherer, jeune photographe installé à La Farge, filma les défilés commentés par M. Beuve. L'élan était donné et les années suivantes virent la confection de chars abondamment décorés de roses en papier par une population prise au jeu.



Collection Norbert Marty
Marcel Maufrangeas



Collection Norbert Marty

Porte d'entrée , avenue du Port



Collection Norbert Marty

Le char de la musique en 1950

Les fêtes de la Saint-Louis au Bugue ont rapidement acquis une grande renommée et l'on y vit se produire des artistes nationaux de l'époque comme Maria Candido et Georges Brassens.

Dans les années cinquante les peintures préhistoriques de Lascaux attirent de plus en plus de visiteurs. Elles viennent s'ajouter aux découvertes antérieures échelonnées le long de la Vézère. Et pourquoi pas au Bugue ?

Il existe, à mi-hauteur de la colline ouest dominant Le Bugue, l'entrée d'une cavité que l'on appelait le Trou de la Cocagne et qui est devenu, la grotte de Bara-Bahau, peut-être pour évoquer un effondrement selon la signification occitane ou les cabrioles que venaient y faire les jeunes Buguois.

Maufrangeas fait venir en 1951, Norbert Casteret, spéléologue de renommée mondiale et sa fille Maud pour explorer Bara-Bahau et le gouffre de Proumeyssac.

Maud Casteret découvre des gravures pariétales préhistoriques le 1^{er} avril 1951. Elles sont authentifiées le 15 août de la même année par l'abbé Breuil. L'abbé Glory (1906-1966), habitant Le Bugue et disciple de Breuil, en effectuera les relevés et deviendra le directeur technique de Bara-Bahau.

Norbert Casteret, explore le gouffre sans pouvoir déterminer s'il existe un

prolongement. Doué du sens de la formule publicitaire, il qualifia Proumeyssac de « cathédrale de cristal ».

En effet, pendant qu'il relançait les fêtes, Maufrangeas n'avait pas oublié l'attrait touristique que Proumeyssac pourrait apporter au Bugue. En tant que président du Syndicat d'initiative, il s'était exprimé ainsi devant les commerçants du Bugue :

– Notre gouffre dort malheureusement depuis des années. C'est pourtant une merveille. Aidez-moi à le ranimer. Il nous faut quelque argent. Devenez tous les actionnaires désintéressés de Proumeyssac, pour que des milliers de touristes accourent chez nous chaque année.⁽¹⁾

Maufrangeas avait pris en 1949, la présidence d'un conseil d'administration provisoire pour exploiter à nouveau le gouffre tandis que Garrigue et le colonel Delfau en occupaient la vice-présidence. Gérard Bavière et la plupart des commerçants faisaient également partie du conseil. Justin Cabrillat, maire du Bugue, soutenait le projet.

L'étude technique avait été confiée à l'ingénieur Chamine qui dirigeait la mine de lignite de Simeyrols située à une quinzaine de kilomètres à l'est de Sarlat. Chamine propose d'installer un ascenseur à deux cabines pour six personnes, l'énergie étant fournie par un groupe électrogène. Coût de l'opération : six millions de francs !

La somme est rapidement réunie par l'émission d'actions souscrites par les habitants du Bugue et des cantons avoisinants.

⁽¹⁾ Propos rapportés dans « L'Écho de la mode » du 10 mars 1963.

L'installation des ascenseurs est rondement menée puisque le gouffre redevient accessible le 6 août 1950. L'inauguration donne lieu à une fête magnifique organisée par le Comité des fêtes. La foule se presse pour utiliser les ascenseurs dont les mouvements doux et silencieux sont régulés par un puissant groupe électrogène. Barthoumieux, capitaine des pompiers et membre du Conseil d'administration, guide les visiteurs. Comme la saison touristique bat son plein, 5 000 descentes sont comptabilisées en moins d'un mois.

Lorsque Norbert Casteret vient en 1951, c'est la descente en ascenseur qu'il apprécie particulièrement. Cette plongée directe dans la voute permet de jouir de la variété des concrétions qui s'étagent le long des parois. Il ne tarit pas d'éloges sur le fait que le visiteur accède de plein pied, sans emprunter d'escaliers ou de tunnel artificiel :

– Le gouffre de Proumeyssac offre une profusion et une variété de stalactites, stalagmites et de draperies très pures et translucides qui en font un des plus beaux fleurons de la France souterraine, dira-t-il en conclusion de sa visite.

Mais cette euphorie sera de courte durée ! En 1952, après le contrôle des installations, le Bureau Véritas rend un terrible verdict : l'ascenseur est jugé dangereux ! Le gouffre est fermé en août 1952. On entre dans une phase de contentieux entre le constructeur et le Conseil d'administration. Le matériel incriminé doit rester en place jusqu'à l'issue des procès.

La déception était grande au Bugue parmi les administrateurs et la population mais Marcel Maufrangeas, vu son caractère opiniâtre, ne pouvait en rester là : pour recevoir un avis de spécialiste sur la solution à trouver, il fait appel à Robert de Joly.

Robert de Joly, né en 1887 est devenu un des grands noms de la spéléologie en marchant sur les traces d'Édouard-Alfred Martel. En 1938 il avait repris les explorations du gouffre de Padirac avec Guy Lavaur, autre grand spéléologue, membre de la Société spéléologique de France.

Un détail a pu convaincre Robert de Joly à s'intéresser au gouffre : en 1935 lorsqu'il avait exploré l'aven d'Orgnac en Ardèche, l'abbé Glory faisait partie de son équipe. Or l'abbé Glory devenu professeur de préhistoire, chargé par le gouvernement des recherches à Lascaux, résidait alors au Bugue.

Robert de Joly, quand il vient au Bugue en 1956, a déjà procédé à plusieurs aménagements de cavités en vue d'une exploitation touristique. Devant le Conseil d'administration, Robert de Joly propose d'accéder au gouffre en perçant, à flanc de colline, un tunnel qui aboutirait à mi-hauteur de la voute.

Les travaux sont d'importance : il faut d'abord creuser, à ciel ouvert, une tranchée de 70 mètres puis percer une galerie de 112 mètres dans le rocher tout en se gardant d'altérer les concrétions qui font l'intérêt de Proumeyssac.

Le tunnel devra déboucher sur une large plateforme à construire pour recevoir les visiteurs et les placer sous le choc d'une première vision d'ensemble.

L'ampleur des travaux et les difficultés techniques résultant du recours à un matériel inconnu en Dordogne, en rebutent plusieurs. Les nostalgiques regrettent l'abandon du système par ascenseur qui leur rappelait les frissons de l'aventure des premières découvertes. Marcel Maufrangeas lui, n'hésite pas et il entraîne les hésitants.



Maufrangeas à gauche, Berthoumieux à droite

La tranchée est réalisée par une entreprise locale. Les déblais viennent combler le vallon de l'autre côté de la route d'Audrix. On pourra y aménager un vaste parking. Maufrangeas demandera au pépiniériste buguois Norbert Marty d'y planter des platanes en prévoyant bien que le garage des cars de touristes puisse être possible.

Le percement du tunnel est confié à l'entreprise Labaudinière de Brive mais on fait venir de Suède un spécialiste de la mine pour garantir qu'aucun ébranlement vienne briser les concrétions à l'intérieur du gouffre.

Après l'ouverture de la tranchée et le creusement du tunnel, restaient encore 16 mètres à percer sans recourir aux outils mécaniques. Ce délicat travail est confié à M. Large, maître-carrier à Paussac qui part de l'intérieur du gouffre pour aller à la rencontre du tunnel.

Fin février 1957, le dernier coup de pioche est donné, les deux galeries se sont parfaitement rejointes. C'est un mardi et le mardi suivant, Maufrangeas invite à 18 heures, les élus du Bugue et des cantons voisins pour officialiser la fin des travaux. M. Labaudinière et M. Large ainsi que les représentants du tourisme en Dordogne sont aux premiers rangs. On note également la présence de M. Ladignac président de l'équipe de rugby de Saint-Cyprien aux côtés de M^e Eymerit, Président du Bugue Athletic Club. Figurent aussi Roger Francès et Fernand Soulié, propriétaires des terrains et fils des découvreurs en 1907.

Les tables sont installées dans la tranchée, à l'entrée du tunnel : M. Maufrangeas remercie tous ceux qui l'ont aidé dans cette démarche qui atteint son but après trois ans d'efforts.



Collection Jean Batailler

Évacuation des déblais, devant Marcel Maufrangeas, à gauche l'abbé Glory

Il félicite les entrepreneurs et les ouvriers qui ont effectué les travaux avec un cœur admirable. Il forme des vœux pour le développement du tourisme engendré par ce nouveau départ des visites.

M. Médard, administrateur rend hommage à M. Maufrangeas qui a réussi par son courage et sa ténacité à rendre possible la reprise des visites. M. Murat, président de l'Union touristique s'associe aux compliments et l'assure de son aide pour faire largement connaître la richesse touristique du site.

Après les discours, les visiteurs sont invités sur la plateforme provisoire pour jouir du nouveau point de vue des stalactites, stalagmites et draperies.

Reste à construire et mettre en place la plateforme de 23 tonnes réalisée par l'ingénieur Massé, réalisateur du stade de Bordeaux.

On souhaite redémarrer les visites le dimanche de Pâques mais il faudra repousser l'ouverture à Pentecôte le 9 juin 1957.

Malheureusement, M. Maufrangeas survivra très peu à la réouverture du gouffre.

Il sera remplacé au syndicat d'initiative et comme directeur par Georges Laville, marchand grainetier au Bugue.

Gérard MARTY

À suivre.



Collection Jean Batailler

Vue de l'intérieur du gouffre

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

RABACHÒL, LO FONTANIÈR.

Rabachòl, per un chafre, quò n'èra un crane chafre, Rabachòl!

Pareis que lo teniá de son paire qu'èra un pauc bègue. Quand podiá sortir una paraula, èra talement urós que la tornava rabaschar dos o tres còps.

Mas l'òme portava fier son chafre. Bien oblijat, tot lo monde l'apelavan ental dempuèi que tot petit, corriá pels carreirons de la vila.

– Onte vas Rabachòl, i a ta maire que t'apèla !

Sos parents oblidèron son nom de baptisme que li avián donat e disián :

– Rabachòl, vai quèrre de l'aiga a la font emb lo crubon !

Quant se maridèt, lo mèra e lo curèt patiguèron per dire son nom vertadièr que legissián penablement suls papiers.

En embrassant la nòvia, lo mèra virèt son compliment per fenir :

– Madama e tu Rabachòl, siatz urós tota vòstra vita !

Quand tornèt del regiment, Rabachòl venguèt empluiat de la vila. Èra a tot far : rendalhar las romècs pels camins de la campanha, balajar los canivèls de la vila, cavar las fòssas al cementèri, desgatjar los fossats al bòrd de la rotas. Mas, lo trabalh que li fasiá lo mai plaser, èra de velhar sus las quatre fonts que donavan l'aiga als estajants.

Autres còps, un òme dels pus ginhós, fontal de mestier, aviá trobat dins lo tèrme del Campet una sorgenta pro abundosa per tota la vilòta. Emb de las canòlas faguèt venir l'aiga a la font de Recluson, la pus nauta, puèi a las fonts de la Crotz, de l'Escòla e de la Fòrja. Ental, cadun aviá l'aiga pas tròp lonh.

E Rabachòl de ténèr bien pròpa la

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

RABACHOL, LE FONTAINIER.

Rabachol, pour un surnom c'en était un fichu surnom, Rabachol !

Il paraît qu'il le tenait de son père qui était un peu bègue. Quand il pouvait sortir une parole, il était si content qu'il la répétait deux ou trois fois.

Mais l'homme portait fièrement son surnom. Bien obligé, tout le monde l'appelait ainsi depuis que tout petit, il courait dans les rues de la ville.

– Où vas-tu Rabachol, ta mère t'appelle !

Ses parents oublièrent le nom de baptême qu'ils lui avaient donné et disaient :

– Rabachol, va à la fontaine chercher de l'eau avec la cruche !

Quand il se maria, le maire et le curé eurent bien du mal à dire son véritable nom qu'ils lisaient péniblement sur les papiers.

En embrassant la mariée, le maire tourna son compliment pour finir :

– Madame, et toi Rabachol, soyez heureux votre vie durant.

Quand il revint du régiment, Rabachol devint employé de la ville. Il était à tout faire : couper les ronces des chemins de campagne, balayer les caniveaux de la ville, creuser les tombes au cimetière, nettoyer les fossés au bord des routes. Mais le travail qui lui procurait le plus de plaisir était de surveiller les quatre fontaines qui apportaient l'eau aux habitants.

Autrefois, un homme des plus ingénieux, sourcier de métier, avait trouvé dans le coteau du Campet une source assez abondante pour la petite ville. Avec des tuyaux, il fit venir l'eau à la fontaine du Reclusou, la plus haute, puis aux fontaines de la Croix, de l'École et de la Forge. Ainsi chacun avait l'eau pas trop loin.

Et Rabachol de tenir bien propre le



Il·lustración Jaume Saraben

Rabachòl anant per sa vinha.

concha de cada font per que l'aiga demòre linda coma la rosada.

Quò es pas per aquò que beviá belcòp d'aiga. Disiá que l'aiga de Limuèlh valíá ren dins lo vin mas qu'era la melhora per la sopa e subretot la sopa de favas confisa una après-miègjorn jol balasson. Avia dels principes per la sopa d'un mai que qu'era la sola aiga que poguès beure !

Illustration Jacques Saraben

Rabachol partant à sa vigne.

bassin de chaque fontaine pour que l'eau reste limpide comme la rosée.

Ce n'est pas pour autant qu'il buvait beaucoup d'eau. Il disait que l'eau de Limeuil ne valait rien dans le vin mais était la meilleure pour la soupe et spécialement, la soupe de fèves confite une après-midi sous l'édredon. Il avait des principes pour la soupe, vu que c'était la seule eau qu'il pût boire.

Totjorn ocupat, mas jamai preissat, fasiá sos trabalhons sens se fachar quand qualque mocandier li credava :

– E ! Rabachòl pas tan viste, vas far calfar lo mangle !

E lo grand estuflet de Carambòla quand l'encontrava a la font :

– Diga me Rabachòl quand ta font pissarà del vin, me faràs signe !

– La font pissarà del vin lo jorn onte pagaràs chopina e ne'n sèm pas a la velha !

Carambòla qu'aviá pagat pas ren de sa vita, enfonçava sa casqueta sul cap e fugiá a grands cambàs.

Quand l'ora de la retirada li venguèt, qualques meschantas lengas diguèron emb un risolet :

– Quò es la retirada mon pauvre Rabachòl, te plàngi, afarós coma sès !

Rabachòl que vesia pas la maliça :

– Farai pus ren, perfín me pausarai !

Endonc Rabachòl se levava pas tròp dabora, parava un còp d'uèlh sul jardin que sa femna tenia tota sola puèi qu'èra l'ora de la sopa.

Tanlèu lo cafè begut, disiá a sa femna :

– Ten, vau dins la vinha !

Rabachòl avia una vinha a la Terra dels Paubres e tanben una cabana per s'aciarar si l'auratge montava.

Rabachòl prenia una museta, sa dalheta, sa bicicleta e davalava per la vila. En passant davant l'aubèrja del Mòme dintrava crompar chopina. Sovent qualques marinièrs lo convidavan per far una manilha e quò podia durar...

Mas, laissava pas passar feurièr sens podar sa vinha, una vèrga de très uelhs per los rasims, un còp per l'an que ven. Entre las remiscladas de març, manlevava l'ase de Tinèl son vesin, per laurar cada reng e tirarava los cavaihons emb lo trenchon.

Toujours occupé mais jamais pressé, il faisait ses petits travaux sans se fâcher quand quelque farceur lui criait :

– Eh, Rabachol, pas si vite, tu vas faire chauffer le manche.

Et le grand sifflet de Carambole, quand il le rencontrait à la fontaine :

– Dis-moi Rabachol, quand du vin coulera à ta fontaine, tu me feras signe !

– Le vin coulera à cette fontaine le jour où tu paieras une chopine et ce n'est pas demain la veille !

Carambole qui n'avait rien offert de sa vie, enfonçait sa casquette sur sa tête et partait à grandes enjambées.

Quand vint la retraite quelques méchantes langues disaient avec un petit sourire :

– C'est la retraite mon pauvre Rabachol, je te plains, besogneux comme tu es !

Rabachol qui ne voyait pas la malice :

– Je ne ferai plus rien, enfin je me reposerai !

Donc, Rabachol ne se levait pas trop tôt, jetait un coup d'œil au jardin que sa femme tenait seule, puis c'était l'heure du repas.

Sitôt le café bu, il disait à sa femme :

– Tiens, je vais à la vigne !

Rabachol avait une vigne à la Terre des Pauvres et aussi une cabane pour s'abriter en cas d'orage.

Rabachol prenait une musette, sa faux, sa bicyclette et descendait dans la ville. En passant devant l'auberge du Mome, il entrait pour acheter une bouteille de vin. Souvent quelques marins l'invitaient à jouer aux cartes et cela pouvait durer...

Mais il ne laissait pas passer février sans tailler sa vigne, une tige à trois yeux pour les raisins, un courson pour l'an prochain. Entre les giboulées de mars, il empruntait l'âne de Tinèl son voisin, pour labourer chaque rangée puis déchaussait les rangs au sarcloir.

Per vendenhar, tots los vesins èron convidats. Venián emb plaser, sabían que la Rabachòla èra pas gasta per la cosina. Sos polets rostis rossets coma de l'aur e sos massapans levats coma las copolas de Sent-Front de Perigüers èran presats.

Ental passèron las jornadas, los mes, mai las annadas.

Quand lo menèron al cimentèri de Sent-Martin, las mèsmas meschantas lengas diguèron :

– Quò es lo prumièr còp que passa devant l'aubèrja sens s'arrestar.

Mas degun poguèt dire que dins sa vita aviá fach tòrt a qualqu'un.

De sègre.

Pour vendanger, tous les voisins étaient conviés. Ils venaient avec plaisir car ils savaient que la Rabachole n'était pas fatiguée pour la cuisine. Ses poulets rôtis jaunes comme l'or et ses massepains levés comme les coupoles de Saint-Front de Périgueux étaient prisés.

Ainsi passèrent les jours, les mois et même les années.

Quand on le conduisit au cimetière de Saint-Martin, les mêmes méchantes langues dirent :

– C'est bien la première fois qu'il passe devant l'auberge sans s'arrêter.

Mais personne ne put dire que dans sa vie, il avait fait du tort à quelqu'un.

A suivre.

Gérard MARTY

BALADE PAUNATOISE.

Le village de Paunat établi à une époque incertaine, mais sans aucun doute très ancienne, de part et d'autre du ruisseau du même nom offre de reposantes promenades en toutes saisons quand le soleil illumine la pierre ocre des bâtiments.

Quand je dis reposante, je veux dire qu'une balade sur le territoire de Paunat apaise l'esprit en l'invitant à la réflexion, à la méditation même, tant la position de chaque édifice paraît judicieuse. Au plan physique, les montées peuvent être rudes et les descentes raides. Aussi mieux vaut-il s'aider d'une robuste canne.



Photo Gérard Marty

Une vue du village de Paunat

L'abbaye millénaire élance son clocher-porche au creux du vallon où l'eau jaillit sous chaque pierre. Cette eau qui a toujours attiré les hommes, a été à l'origine de la fondation du cloître aujourd'hui disparu. Son abbaye devenue église paroissiale, témoigne d'une communauté religieuse assez nombreuse pour édifier un aussi vaste lieu de prière.

La longue histoire de l'abbaye est fort bien décrite dans « Paunat, autour de son Abbaye » des éditions *Ol Contou* diffusé par l'association des « Amis de Paunat » et on ne peut que recommander de s'y référer. Surveillant le village, placée sur le chemin qui partait vers le nord, direction Sainte-Alvère puis Périgueux, lieu de l'évêché, et au-delà, Limoges, siège de l'abbaye-mère Saint-Martial : la maison de la Recette.

Mais quelle recette ? Du fait qu'elle enjambe un chemin à l'entrée du village, on peut penser que c'était l'endroit où l'on percevait l'octroi. Les trois ogives qui soutiennent la maison reprennent la disposition prise par les voutes romanes pour supporter le haut clocher de l'abbaye quelques dizaines de mètres en aval.

On remarque sur le mur nord de la maison de la Recette une série d'arcatures supportées par des colonnettes engagées dans la construction. Ont-elles été récupérées dans les ruines d'un couvent dont on peut seulement supposer l'emplacement au sud de l'abbaye ? Ces ouvertures aujourd'hui comblées, rappellent aussi par leur forme, la fenêtre géminée qui éclaire la chambre haute du clocher. Ont-elles été murées lorsqu'a été instauré, au XIX^e siècle, l'impôt sur les portes et fenêtres ?

De la maison de la Recette, le chemin descend assez brutalement sur la place



Photo Gérard Marty

Maison de la Recette

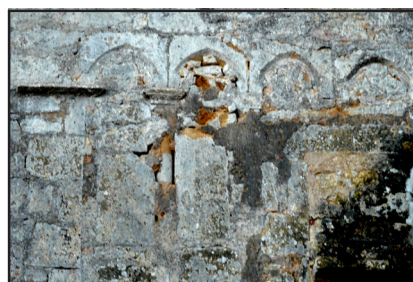


Photo Gérard Marty

Mur nord de la maison de la Recette de l'église. Une fontaine encastrée entre des murs qui la protègent d'un comblement, garantissait l'eau potable aux habitants. La large pierre autrefois posée sur les murs en guise de toit a repris sa place d'origine sur l'autel de l'abbatiale. Les anciens se souviennent de l'orme gigantesque qui, jusque dans les années soixante-dix, ombrageait la place.

À l'autre bout de la place, la grande croix de pierre, dressée sur un socle également de pierre témoigne peut-être des morts qui, autrefois étaient enterrés près des murs gouttereaux pour bénéficier des prières des officiants.

Elle domine le lavoir, délaissé depuis que les machines à laver le linge se sont imposées dans tous les foyers. Que de pénibles corvées épargnées. Ces lavoirs, longtemps oubliés à leur solitude, sont de plus en plus réhabilités et rappellent ainsi de lointains souvenirs à celles qui ont poussé leur brouette de linge vers ces lieux de rencontre.

De son histoire religieuse, Paunat a gardé, en dehors du peuplement autour de l'abbaye, le bourg de Sainte-Marie groupé autour de l'ancienne église paroissiale, et du cimetière. De l'église paroissiale dédiée à Sainte-Marie, ruinée à partir du XVII^e siècle, il ne reste qu'un vestige appartenant au domaine privé.

À mi-chemin entre l'abbaye et le village de Sainte-Marie, se dresse la croix de Saint-Géry. Croix de mission ou croix élevée pour célébrer les Rogations où l'on bénissait les récoltes.

S'élevant au bord de la route, devant une de ces nombreuses murailles en pierres sèches qui délimitent les parcelles tout en assurant la retenue des terres, les puissants madriers qui la constituent font penser à une restauration récente.

Saint-Géry est un toponyme assez répandu en Dordogne, c'est celui d'une commune du Bergeracois. Il est plus fréquent dans le Lot, notamment à Saint-Géry, village de l'arrondissement de Cahors. Ce nom pourrait venir de saint Géry, évêque de Cahors au VI^e siècle connu également sous le nom de Didier. Ajoutons qu'à la même époque un saint Géry était évêque de Cambrai.



Photos Jacques Saraben

La croix de la place de l'église



La croix de Saint-Géry

En passant devant la croix, on n'oublie pas d'admirer le pigeonnier aux justes proportions, bâti au milieu de la prairie. Sa mise à l'écart du village montre bien l'attrait et la crainte que l'on avait des pigeons. Ces oiseaux à demi domestiqués trouvaient le plus important de leur nourriture dans les champs, principalement ceux qui venaient d'être ensemencés. Par contre, la colombine, fiente des pigeons, était un engrais précieux.

Construction réservée au clergé et à la noblesse, ce privilège souvent évoqué dans les cahiers de doléances, sera aboli dans la nuit du 4 août 1789.

Abrité des vents du nord, le pigeonnier de Saint-Géry a toutes les qualités pour héberger des pensionnaires sauf qu'avec le temps des arbres ont poussé à proximité. Autrefois les pigeonniers restaient isolés pour éviter que des oiseaux nuisibles viennent se poster dans les feuillages.

Cet élégant édifice, sur trois étages, ne propose que 4 entrées de pigeons au niveau le plus élevé. Le rez-de-chaussée pouvait être réservé au poulailler ou bien servir d'abri en cas de pluie quand le propriétaire de la parcelle venait travailler son champ. On ne remarque pas cette protection en forme de redent pour empêcher les rongeurs et les fouines de venir piller les nids, le bon état du crépi offrait sans doute une protection suffisante.



Photos Gérard Marty

Le pigeonnier de Saint-Géry



L'épi de faîtage



Croix sur le mur du cimetière

Photo Jacques Saraben

En poursuivant cette promenade jusqu'au bourg de Paunat-Haut ou de Saint-Marie, on arrive au cimetière. Inséré entre la route, des bâtiments privés et le ruisseau Paunat, il semble

avoir eu du mal à trouver sa place et les tombes se pressent dans cet espace réduit. Sur le mur une robuste croix de pierre attire l'attention.

Gérard MARTY

À suivre.

UN OFFICIER ALLOIS DE LA GRANDE GUERRE (Fin).

Les journaux de campagne mentionnent une forte pluie toute la journée du 25 septembre. La première vague est partie à 12 h 24. Elle progresse rapidement pour atteindre la lisière est du Bois en Hache de manière à rejoindre le chemin d'Angres à Souchez. Des patrouilles s'approchent du cabaret du Tonkin près de Souchez.

Puis les mitrailleuses ennemies sont entrées en action causant des pertes importantes. Les deux autres vagues perdent de leur distance freinées par l'artillerie allemande et les tirs de mitrailleuses. La bataille s'organise à la lisière du bois sur ce chemin d'Angres à Souchez.

Les Allemands déclenchent vers 16 heures une violente contre-attaque à partir du Cabaret du Tonkin situé sur le chemin d'Angres à Souchez, objectif commun aux belligérants. Les pertes sont importantes, les compagnies des chasseurs à pied se replient sous le bois tandis que l'artillerie française lance un tir de barrage.

C'est sur ce chemin d'Angres à Souchez, point central de la terrible bataille, que le sous-lieutenant Louis Escarmant est porté disparu.

Le 26 septembre le journal de marche dresse la liste des pertes :

- 4 officiers tués et 6 blessés,
- 4 officiers disparus (dont le sous-lieutenant Louis Escarmant),
- 7 sous-officiers tués, 22 blessés et 16 disparus
- 66 caporaux et chasseurs tués, 189 blessés et 192 disparus.

Les rudes combats vont se prolonger durant tout le mois d'octobre, ce sera la troisième bataille de l'Artois.

Sur une fiche, Louis Escarmant est porté « tué à l'ennemi » tandis que sur une autre il est écrit « porté disparu près d'Angres ».

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom ESCARMANT
 Prénoms Louis
 Grade Sous Lieutenant
 Corps 3^e Bataillon de Chasseurs à Pied
 N° 112 au Corps. — Cl. 191
 Matricule 643 au Recrutement Bergues
 Mort pour la France le 25 Septembre 1915
au Bois en Hache (Col. de Calus)
 Cause de mort Tués à l'ennemi
 le 4 Décembre 1891
 Dées elles Département Nord
 N° communal (p. Paris et Lyon)
 N° d'adresse rue et N°
 Jugement rendu le 9 Octobre 1991
 par le Tribunal de Bergues
 sur le jugement transcrit le 16 Octobre 1915
 au Artois Département Nord
 N° du registre d'état civil
 101-728-1922. [26434]

Une des fiches portant le décès au 25 septembre 1915

ÉTAT DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mort pour la France

ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

N° 31 au Bataillon de Chasseurs à Pied

Par arrêté ministériel du 4 Juin 1916
 en application des décrets du 13 août 1914 et 1^{er} octobre 1916, publié au Journal Officiel
 du 31 Mai 1916, la Croix de Chevalier
 de l'Ordre national de la Légion d'Honneur, a été attribuée à la mémoire du Sous-Lieutenant
Escarmant Louis

MORT POUR LA FRANCE

Officier d'un grand courage qui glorieusement en
 terminant la lutte à l'attaque du Bois en Hache le 25
Septembre 1915 a versé son sang pour la France

Artois le 20 Juillet 1916
 Le Chef de bataillon COMMANDANT LA BRIGADE DU 3^e Bataillon de Chasseurs à Pied

1916. — Cet arrêté sera remplacé par un décret qui, sur le vu de la grande énumération de la Légion d'Honneur, sera publié au Bulletin Officiel.

Attribution de la croix de chevalier de la Légion d'Honneur

Le décès est transcrit avec la mention « Mort pour la France », sur les registres de l'état civil de Alles le 15 octobre 1920, suite au jugement rendu par le tribunal civil de Bergerac.

Le 20 juillet 1922, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur est attribuée au sous-lieutenant Louis Escarmant.

Les journaux de marche du 31^e BCP disponibles sur Internet donnent une image générale des opérations de guerre. Les lettres et le carnet de Louis Escarmant ajoutent l'émotion contenue du vécu.

Lo Chaleth remercie sincèrement M. Alain Diot d'avoir bien voulu mettre ces documents à disposition.

ACTUALITÉS.

EXPOSITION : LA GRANDE GUERRE.

L'Association « Jeunesse alloise » a organisé du 11 au 18 juillet 2014, en partenariat avec le Conseil municipal, une exposition sur la Grande Guerre à la salle des mariages. Vingt panneaux prêtés par l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre, relaient les faits de guerre, la participation des troupes d'outre-Mer et le rôle très important des femmes à l'arrière.

Cette exposition a permis de rappeler le sacrifice des dix soldats de Alles morts pour la France.

En outre, la plaque de marbre blanc portant leur nom, leur affectation et la date de leur décès, a été réinstallée dans la nef de l'église, ainsi que la petite plaque concernant Huard Roger tué le 11 juin 1940, plaque posée dans la chapelle de la Vierge.



Prisonniers français en Allemagne, dont un Allois, Martyr Victor (X)



Photo Jacques Saraben

Joan Ganhaire

Lo 14 de novembre Joan Ganhaire recebèt a Perigüers, lo prèmi d'Occitan 2014 que li fuguèt atribuat per l'Acadèmia de las letras et dels arts del Perigòrd.

Joan Ganhaire pòt escriure sus tots los subjèctes : l'estranh, lo fantastic, lo sorne, lo picarèsc, mai dels quites romans policiers. Es considerat coma un dels escrivans màgers de la literatura occitana contemporanea. Sos tèxtes son estudiats a l'universitat e son libre « Lo darrier daus Lobaterras » es estat una de las òbras al programa del CAPES d'occitan en 2009.

Se pòt apondre que venguèt a Àlans n'í a en per aquí dètz ans a nòstra serada occitana.

Le 14 novembre, Jean Ganiayre a reçu à Périgueux, le prix d'Occitan 2014 qui lui a été attribué par l'Académie des lettres et des arts du Périgord.

Jean Ganiayre écrit sur tous les sujets : l'étrange, le fantastique, le sombre, le picaresque et même des romans policiers. Il est considéré comme un des écrivains majeurs de la littérature occitane contemporaine. Ses textes sont étudiés à l'université et son livre « Lo darrier daus Lovaterras » était au programme du CAPES d'occitan en 2009.

On peut ajouter qu'il est venu à Alles, il y a dix ans environ, à notre soirée occitane.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association **Mémoire et Traditions en Périgord**
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel :

marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel : (15 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de Fernand MARTY (13 euros).

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros).

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patis" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros).

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (10 euros)

"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Brava Dordonha" Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd" Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Cloquièr dau Perigòrd" Mise en place de la cloche de Conne-de-Labarde et histoire de ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" :Peiraguda au Coux et La Promenade du Nénet (10 euros).